

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

LES DEUX DUCHESSES

DEUXIEME PARTIE—L'INTENDANT BERNARD

VIII — LE COUPABLE ET SON JUGE

Alors il raconta comment il était venu au château de Kan-

dos, sachant le vieux duc aveugle, et conduit par Louis Clermont, dont il avait suivi docilement le plan et les conseils.

—Vous savez le reste, dit-il enfin d'une voix éteinte. Cela s'est passé sous vos yeux.

Il s'arrêta.

—Est-ce tout ? fit-elle du même accent ferme et froid.

—Tout, oui... cependant...

—Quoi ?

—J'ignorais encore, à cet instant, que je fusse le frère naturel de Paul de Kandos.

—Comment l'avez-vous su ?

—Par le duc.

—A quel moment ?

—A son lit de mort.

Cuchillo eut un frisson en se rappelant la scène terrible qui terminait la troisième partie de ce récit.

—Je ne comprends pas très-bien, dit encore Jeanne. Il vous prenait pourtant pour son fils légitime, pour celui qu'il avait chassé et au repentir duquel il croyait.

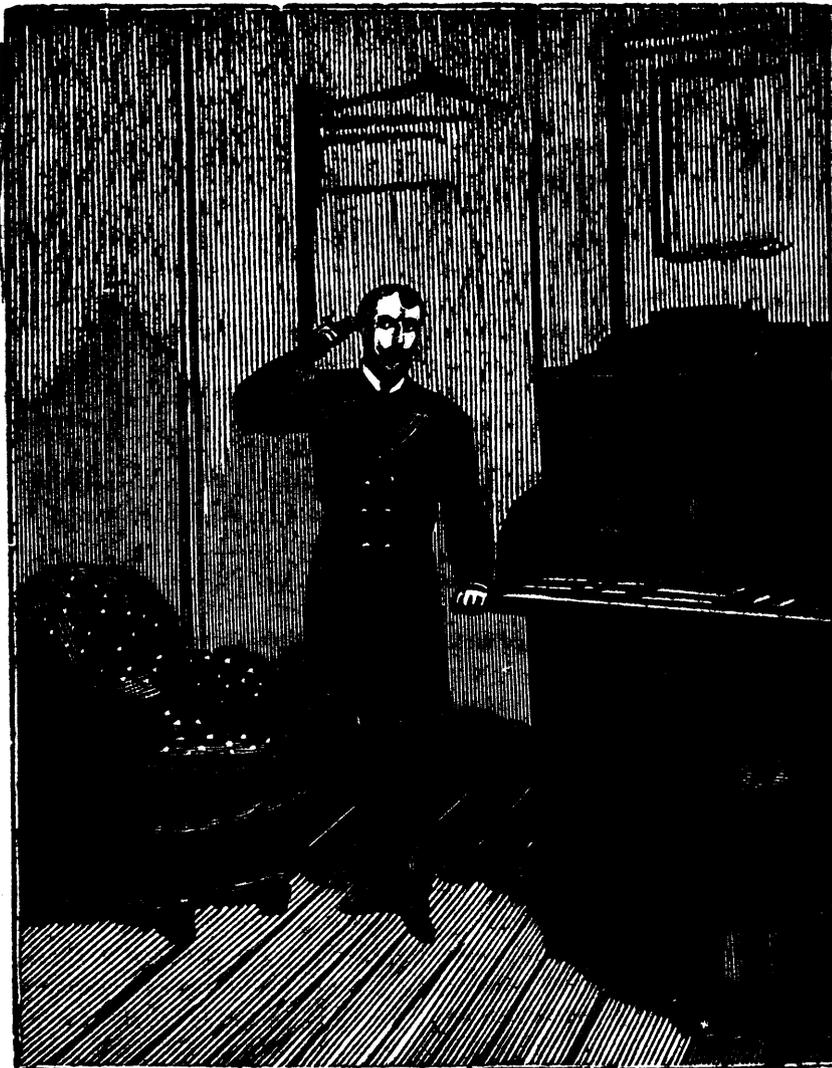
—Cela est vrai, répondit l'ex-gaücho. Et c'est pour cela que, voyant venir la mort, il me confia le secret de l'existence de cet autre fils... Il regrettait cette faute... Il regrettait de l'avoir abandonné...

Il ne savait ce qu'il était devenu...

Ce remords troublait son agonie... Il me pria de le recher-

cher, de l'aimer, de lui donner une part de la fortune, dont j'allais hériter, si jamais je le retrouvais...

Je compris l'atroce vérité, quand il me nomma la mère, pauvre fille séduite jadis par lui, à Toulouse, alors qu'il était étudiant.



Sans hésiter, il leva le bras, appuya le canon du revolver contre sa tempe.—

—Ainsi, fit Jeanne, plus doucement, il est mort rassuré, satisfait, croyant en vous, espérant que sa volonté suprême serait accomplie.

Elle s'arrêta.

—Lui, du moins, fit-elle encore avec amertume, il a gardé son rêve... jusqu'au bout.

Cuchillo, en entendant ces paroles, courba davantage sa tête, et ses traits exprimèrent une telle angoisse que cela frappa sa femme.

—Est-ce que je me trompe ? s'écria-t-elle vivement.

Il eût voulu se taire. Elle ne le lui permit pas.

—Parlez donc ! reprit-elle. Je vois que vous ne m'avez pas tout dit.

—Je vous en conjure, balbutia-t-il en joignant ses mains.

Mais elle était impitoyable.

—N'aurez-vous pas le courage d'être sincère ? Et reculerez-vous devant l'aveu, quand vous n'avez pas reculé devant les actes ?

Cuchillo se redressa.

—Vous avez raison. L'expiation doit être complète.

Cependant, il hésita une seconde.

—J'attends !

—Eh bien, Jeanne, ce malheureux vieillard, trompé par moi, n'a pas eu la consolation de mourir avant de connaître la vérité...

—Ah ! fit-elle. Vous lui avez dit...

—Bouleversé par cette révélation, épouvanté de l'horreur de mon crime, cette vérité s'échappa de mes lèvres...

—Et il comprit ?

—Oui... Jo m'enfuis, pendant qu'il criait d'une voix éteinte :

—A l'assassin !

Il y eut un silence.

—Ainsi il est mort désespéré ! murmura-t-elle enfin.

C'est bien infâme, ce que vous avez fait là ! ajouta-t-elle d'une voix sourde.

—Oh ! Je ne le voulais pas... l'horreur ma rendu fou, pour un instant !

Il y eut encore un silence.

Jeanne, toujours froide et droite, paraissait plongée dans de profondes réflexions.

—Et c'est dans ces conditions, reprit elle tout à coup, que vous m'avez épousée... que vous avez fait de moi votre compagne... que vous m'avez donné ce nom, ravi par un meurtre et par le mensonge... ce nom, qui ne vous appartenait pas, qui appartenait à la veuve de Paul de Kandos, aujourd'hui vivante, dont vous avez été l'avant, et qui vous aime toujours ?

De telle sorte que je n'ai droit, ni au nom que vous m'avez donné, ni au titre et à la fortune volés dont j'use depuis deux ans et que ce mariage, étant faux, comme le reste, infâme comme le reste, je suis la concubine de Jean Pruneau, dit Cuchillo, forçat échappé du bagne !

Cuchillo était tombé à genoux, les mains jointes.

—Voilà mon crime, dit-il, celui dont je mourrai !

—Voilà un de vos crimes, répliqua-t-elle d'une voix vibrante. Et, peut-être, le plus lâche ! Que vous avais-je fait ? Pourquoi me prendre ? Je ne vous apportais pas même d'argent !

—Jeanne, — reprit le malheureux, toujours courbé à ses pieds, rappelez-vous que ce n'est pas moi qui l'ai voulu ce mariage... mais le duc.

—Le duc me destinait à Paul de Kandos... non à son meurtrier. Il me destinait à son fils repentant, racheté par le travail et le repentir... Il n'estimait assez pour cela !

—Écoutez-moi, Jeanne. Écoutez-moi. Je ne veux pas me défendre. Je suis un misérable. Je le sais... Je le vois.

Nul ne me jugera plus sévèrement que je ne me juge moi-même.

A nul je n'inspirerai jamais plus d'horreur et de mépris, que je ne m'en inspire, en ce moment.

Pour tous mes crimes, je passe condamnation, — bien que la fatalité y ait eu plus de part que ma volonté, et qu'ils m'aient toujours causé un terrible dégoût ; — mais pour mon mariage avec vous...

Oh ! laissez-moi vous dire...

Je vous jure que je suis sincère... que je ne mens pas...

Eh ! bien, jamais, non jamais... je n'eusse rêvé d'être votre époux ! Jamais je n'eusse songé à demander votre main.

Et, pourtant, je vous aimais... Oh ! oui, je vous aimais de toutes les forces de mon cœur !

—Vous !

—Oui, moi !

Je vous ai aimée en vous voyant, en vous entendant, à votre premier regard !

Je vous ai aimée avec passion, avec respect, comme on adorerait une sainte ! en m'interdisant de songer que vous puissiez être jamais à moi.

Je ne voulais pas même m'avouer mon propre amour...

Vous devez bien vous le rappeler... que pas un mot sorti de

mes lèvres, que pas un regard échappé de mes yeux... n'a jamais été troubler votre calme et votre pudeur de jeune fille...

J'étais heureux de vous voir... de vous entendre... de respirer le même air que vous...

Je désirais surtout conquérir votre estime, m'en montrer digne...

Le vieux duc ne se trompait pas, quand il vous attribuait le changement opéré chez celui... qu'il prenait pour son véritable fils.

Jeanne haussa les épaules.

—Cela rentrait dans votre jeu ! fit-elle dédaigneusement.

Cuchillo porta les mains à sa poitrine, comme un homme qui reçoit un coup de couteau.

—Ah ! murmura-t-il, si vous saviez le mal que vous me faites !...

Il se tut, puis reprit :

—Mais, vous avez raison ! Je vous en ai tant fait que vous ne m'en ferez jamais assez ; et que vous me foulerez sous vos pieds... que je vous dirais encore : merci.

Pourtant, s'écria-t-il avec plus de force, craignez d'être injuste !

Tout ce que je vous dis de mes sentiments envers vous, de l'influence que vous exercoiez, que vous avez exercée sur moi, est vrai, et je voudrais vous en convaincre.

Pour le reste, je suis infâme.

Pour vous avoir épousée, je suis infâme.

Mais je vous aimais purement, profondément... mais je ne vous ai pas tendu de piège... mais, quand le duc m'a dit :

—Vous épouserez cette femme. Je le veux. Elle seule peut vous ramener au bien !

Au lieu d'être joyeux et d'accepter la réalisation de ce bonheur inouï, que je m'interdisais même de rêver, je me tus, et je m'enfuis comme un fou.

Jeanne gardait le silence.

Pas un muscle de son visage, si doux d'habitude, ne quittait sa raideur implacable.

Où eût dit qu'elle était de pierre et que son cœur était de bronze.

—Et c'était vrai, cependant, que vous me convertissiez au bien.

Depuis que je vous connaissais, je n'étais plus le même. Un autre homme naissait et se développait en moi.

La honte du passé me prenait à la gorge, et j'avais horreur du présent.

Je me jugeais...

J'aurais voulu être un honnête homme...

Par moment même, il me semblait presque que je le devenais...

Un sanglot décolora sa poitrine.

—Je vous le jure, Jeanne, si je vous avais connue plus tôt, jamais je n'aurais fait ce que j'ai fait... Hélas ! il était trop tard pour me sauver !

—Il n'était pas trop tard pour me perdre ! fit-elle encore.

—C'est vrai. J'ai commis ce crime, j'ai accompli cette dernière lâcheté, d'accepter le bonheur inouï d'être à la femme que j'adorais...

Qui eût résisté à ma place ?

—Un honnête homme ! répondit-elle.

—Oui, j'aurais dû fuir, je le sais. Mais, en ouïs-je en la force, comme j'en ai eu la volonté, plusieurs fois, que je n'étais pas libre de le faire.

— Pourquoi ?

— Ah ! pourquoi ? Hélas ! faut-il vous rappeler que je ne m'appartiens pas... que j'appartiens à ce misérable, mon complice et mon maître, par la suprématie de la scélératesse ! Louis Clermont !

— L'intendant Bernard ! fit-elle encore avec une sorte d'ironie froide, qui torturait Ouchillo.

Il eût préféré cent fois des insultes, des violences, des menaces... tout, plutôt que ce sang-froid qui lui disait que ce cœur de femme était mort pour lui.

Cependant, il continua.

Tant qu'il parlait, elle était là.

Si la voyait, il sentait son regard sur lui.

C'était encore quelque chose.

— Clermont ne m'eût pas permis de fuir. Il me tient. Je suis à lui, lié par le crime et l'infamie commune.

— C'est vrai.

— Néanmoins, Jeanne...

Elle fit un mouvement.

— Laissez-moi vous donner ce nom, pour la dernière fois.

Néanmoins, Jeanne, vous voyez bien que vous m'avez transformé.

Est-ce que ces aveux, est-ce que ma conduite, sont ceux du scélérat que j'ai été ?

Non, n'est-ce pas ?

Le Ouchillo d'autrefois n'eût jamais senti, agi ainsi.

Celui qui vous parle, celui qui est à vos genoux, c'est l'homme qui a aimé Mlle de Léon, qui a été aimé d'elle, qui a vécu par elle, pour elle, qui s'est converti à son contact, qui a rêvé d'être moins indigne d'elle, et de mériter, en quelque sorte, l'immense bonheur qu'il a goûté, pendant deux ans, et qui est fini... bien fini !

Il se tut.

Il y eut encore un long silence.

— Monsieur, dit enfin Jeanne, rien, de ce qui est ici, n'est à nous : ni à moi, ni à vous. Tout cela, appartient à la Mariquita, à la veuve de Paul de Kandos, et à leur fille, Mlle Annette.

— Je le sais, répondit-il.

— Il faut leur rendre tout. Malheureusement, je ne puis rendre ce que j'ai dépensé pour moi, indûment. Je ne savais pas que je le volais !

— Qu'allez-vous faire ?

— Avant une heure, je serai partie... partie pour toujours, n'emportant que la robe qui me couvre.

— Où irez-vous ?

— Cela me regarde.

— Que deviendrez-vous ?

— Que vous importe ?

— C'est la misère.

— Cela vaut mieux que le vol.

Il y eut encore un silence.

Eile se dirigeait vers la porte, il la suivait du regard, les mains tendues, n'osant dire une parole pour la retenir.

Elle se retourna.

— Et vous, qu'avez-vous décidé ?

— Moi, je vais mourir.

— Vous allez vous tuer ?

— Oui !

— Vous ferez bien !

Elle sortit.

IX

OUCHILLO

Lorsque Jeanne fut sortie du salon, Ouchillo resta encore quelque temps dans la position où elle l'avait laissé.

Les dernières paroles de sa femme retentissaient en lui, comme un glas funèbre.

Son dernier regard le glaçait.

Il était là, presque grelottant, ne souffrant pour ainsi dire plus.

C'était comme un adantissement complet, une sorte d'abolition absolue de la volonté et de la sensibilité.

La douleur morale se compose toujours d'un peu d'espérance.

Là où la résignation devient absolue, là où le désespoir est arrivé à son paroxysme, il se produit un véritable tétanos, — celui-là tout moral, — qui ressemble tellement à la mort, qu'il en procure presque le calme définitif.

Vivait-il ?

Il n'en savait rien.

Pensait-il ?

A peine !

Sa vie se réduisait à la perception de l'écho d'une voix lui disant :

— Vous ferez bien de vous tuer !

A une sensation de froid, laissée par le suprême regard de Jeanne.

On l'eût poussé, qu'il fut tombé.

Cependant, cet état de prostration ne pouvait se prolonger indéfiniment.

Peu à peu le sentiment de la situation lui revint et le réveilla.

On n'était pas fini.

Il n'était pas mort.

Un dernier acte lui restait à accomplir.

Il se releva, fit quelques pas, se retrouva.

Sa solitude, dans ce vaste et riche salon où sa destinée venait de se décider, lui causa de l'horreur.

D'ailleurs, un domestique, le premier venu, pouvait entrer dans cette salle ouverte à tous, et il ne voulait pas qu'on le surprit avec ce visage bouleversé.

Il sortit d'un pas chancelant, d'abord, qui se raffermi peu à peu, traversa l'antichambre, sans rencontrer personne, monta rapidement l'escalier, en homme qui se cache et qui fuit, et gagna enfin son cabinet.

Là, la pièce était moins grande, plus intime, toute pleine de souvenirs.

Elle ne lui rappelait pas la catastrophe.

Il s'y sentit plus chez lui ; cela le soulagea pour quelques secondes.

D'abord, il se laissa tomber sur un siège.

Ses forces physiques, à cet homme de fer, étaient brisées.

Une immense lassitude engourdissait ses membres, détendait ses nerfs, lui faisait tout mouvement douloureux.

Certes, il n'était point une femmelette, ni même un homme affaibli par une vie trop facile.

Sa vie avait été dure, dès l'enfance.

Ses premières années ne lui rappelaient aucune gâterie.

Elevé aux orphelins, après la mort de sa mère, comme on élève ces pauvres enfants ; puis, voué aux luttes infimes, pour la conquête du pain quotidien ; puis, accusé, condamné pour un meurtre, il avait été au bagne.

Là, il s'était bronzé.

Là, son corps s'était habitué aux plus durs travaux, aux pires traitements, ce qui lui avait fait des muscles d'aciers et un cœur sans pitié.

Plus tard, quand il s'était échappé, qu'il avait été pour vivre d'une vie barbare dans la Pampa, sous un ciel de feu, couché dans la pousière, passant ses journées à garder les taureaux indomptés, ou à pourchasser les chevaux sauvages.

Bien des fois, il avait marché des jours entiers, le ventre vide, les lèvres desséchées par la soif, la crâne brûlé par un soleil qui brûlait comme du plomb fondu.

Jamais, pourtant, il n'avait senti pareille lassitude !

Maintenant, toute sa vie lui repassait devant les yeux ; et, de cette vie sombre, dans la boue et dans le sang, il ne se détachait que deux points lumineux :

Deux jumeaux :

Mariquita, Jeanne !

C'était par elles qu'il avait goûté les seules joies de son existence.

C'était par elles, à présent qu'il en savourait toute l'amertume.

Elles l'avaient fait vivre,

Elles le tuaient.

Mariquita...

Il ne lui en voulait pas.

Elle venait de le frapper épouvantablement, — et il ne ressentait contre elle aucun mouvement de haine ou de colère.

Si elle eût été là, il ne lui eût pas adressé un reproche.

Quant à Jeanne... il la bénissait, dans sa dureté, et des larmes montaient à ses yeux, en évoquant sa pâle figure.

Il la revoyait, par instants, lui souriant, passant sa main blanche et légère sur son front, pour en chasser les nuages qui l'assombrissaient, quand il songeait combien il était coupable envers elle.

Il entendait sa voix musicale, douce comme une caresse, lui disant :

— Est-ce Jeanne, Jeannette ou Jeanneton, que veut mon Paul ?

Puis, tout à coup, la vision charmante s'effaçait.

Il revit la Jeanne nouvelle, inconnue, qui lui disait froidement :

— Vous allez vous tuer ; vous ferez bien.

— En effet, il faut mourir ! se dit-il.

Il se leva résolument.

Sa fatigue avait disparu.

— La vie est impossible. Jeanne me méprise... Jeanne ne m'aime plus. D'ailleurs, j'en ai assez, de cette existence disputée. Que deviendrais-je, maintenant ?

Recommencer la lutte... subir encore le joug odieux de Louis Clermont ?

Allons donc, jamais !

Je me serais déjà tué, bien des fois, sans Jeanne.

C'est pour elle que je vivais ; pour la rendre heureuse ; pour lui conserver l'illusion du mensonge où elle s'endormait, confiante et paisible.

Elle sait tout...

Elle m'a jugé... condamné.

A moi d'exécuter l'arrêt.

Ce sera facile !

Il se dirigea vers son bureau, ouvrit le tiroir à secret, y prit son revolver.

Son premier soin fut de s'assurer qu'il était chargé ; puis il retira la baguette, mit au point d'arrêt, arma...

Mais il s'arrêta.

Il déposa le revolver à portée de sa main, fouilla encore dans le tiroir, en retira un cahier de papier, — celui sur lequel il avait écrit sa confession destinée à la « petite duchesse » le jour où il avait reçu la lettre de Mariquita, lui demandant rendez-vous pour la nuit même, ainsi que nous l'avons rapporté dans la première partie.

— A quoi bon, maintenant ? — murmura-t-il. — Je lui ai tout dit.

Alors s'approchant de la cheminée, il prit une allumette, et brûla, sans les relire, ces pages où il avait mis tout son cœur.

Ceci fait, il revint au bureau, reprit le revolver, le considéra, l'approcha de sa tempe.

Sa main ne tremblait pas.

Ce n'était pas de la mort qu'il avait peur...

C'était de la vie.

Mais au moment d'appuyer le doigt sur la gâchette, il s'arrêta encore, et éloigna l'arme.

Une pensée venait de traverser son cerveau.

Lapuelle ?

Venait-il de se dire que Mariquita l'aimait ?

Qu'elle l'attendait peut-être ?

Qu'elle était prête à le recevoir ?

Qu'en allant la rejoindre, il pouvait encore connaître les plaisirs de l'amour et les jouissances de la fortune ?

Car il était certain qu'elle eût tout partagé avec lui, qu'elle lui eût ouvert ses bras... et qu'il n'avait qu'un mot à dire pour jouer auprès d'elle, avec elle, autant qu'il le voudrait, le rôle du duc de Kandos,

Il y avait bien Annette, dont la haine et la vengeance étaient à redouter.

Mais, après tout, Annette, ayant retrouvé sa mère, était-elle si fort à craindre ?

Evidemment, elle n'irait pas dénoncer l'amant de la Mariquita, l'homme défendu, protégé par la Mariquita, au risque de déshonorer sa mère.

D'ailleurs, son affection pour Jeanne, au besoin, comme le respect de sa propre considération et son amour surtout pour Gaston, le fils de Louis Clermont, l'engageaient au silence.

Elle ne pouvait frapper Cuchillo sans frapper Louis Clermont.

Oui, là, près de la Mariquita, la vie était encore possible, et pouvait être belle, agréable encore... si Cuchillo avait été le Cuchillo d'autrefois.

Nous ne disons pas que cette vision ne traversa pas son esprit.

Mais elle lui fit horreur.

Il était converti au bien, cette fois, sincèrement.

Puis, il aimait Jeanne. Elle était tout pour lui.

Il n'eut pas à lutter.

Cela lui parut seulement aussi impossible que de continuer à vivre.

Non : s'il arrêta son doigt, au moment où il allait l'appuyer sur la gâchette, ce fut encore pour Jeanne.

Il eut peur qu'elle entendit la détonation fatale.

Il eut peur qu'elle fût amenée à voir son cadavre, les éclats de sa cervelle répandus autour de lui, son sang tachant le tapis...

— Je me tuerai, quand elle sera partie ! se dit-il.

Alors, il sonna.

Son domestique frappa à la porte : il alla lui ouvrir.

Maintenant, il était calme et pouvait se montrer à ses gens.

— Priez la femme de chambre de s'assurer si madame est chez elle, dit-il au valet d'une voix naturelle.

Joseph se retira, et reparut cinq minutes après.

— Eh bien ?

— Madame est enfermée dans sa chambre.

— Merci.

— Monsieur a-t-il quelque commission à transmettre à madame ?

— Non, oh ! non ! Laissez moi.

Resté seul, le faux duc de Kandos s'approcha de la fenêtre.

Cette fenêtre donnait sur la cour, et permettait de voir qui entrait et qui sortait de la maison.

— Je vais guetter ! se dit le malheureux.

Puisqu'elle est encore chez elle, elle ne peut partir sans que je la voie. Dès qu'elle aura passé le seuil de l'hôtel, dès qu'elle sera assez loin pour ne rien entendre, je me ferai sauter la cervelle.

Il écarta légèrement le rideau, s'assit devant l'ouverture, afin de regarder sans être aperçu et attendit.

Une heure s'écoula ainsi.

Tout à coup, il tressaillit, et se pencha avidement en avant.

La forme légère de Jeanne venait d'apparaître.

Elle avait mis un chapeau et un pardessus.

Elle descendait les marches du perron.

L'ex forçat devint d'une pâleur mortelle.

Avait-il donc espéré quelque chose ?

— Adieu ! dit-il.

Et ses yeux se remplirent de larmes.

Alors, il se leva, se rapprocha de son bureau, prit le revolver.

— J'attendrai encore cinq minutes, reprit-il, afin de lui laisser le temps de s'éloigner.

Il tira sa montre et regarda marcher l'aiguille.

Les cinq minutes s'écoulaient.

Sans hésiter, il leva le bras, appuya le canon du revolver contre sa tempe.

Il tournait le dos à la porte.

Mais le revolver lui fut arraché violemment, et alla retomber au loin.

Surpris, il se retourna.

Jeanne était là.

Elle le saisit dans ses bras avec une force surhumaine.

— Cuchillo, je t'aime ! lui dit-elle.

X

OU L'ON NE S'ENTEND GUÈRE

La Mariquita, sur la prière de Jeanne, avait quitté le salon, emmenant, on se le rappelle, Annette à demi-évanouie.

La créole avait été heureuse de s'éloigner.

La scène qui se passait sous ses yeux lui produisait une impression bien différente de celle qu'elle aurait prévue, si on la lui avait prédite d'avance.

Elle ne ressentait plus en elle aucun des mouvements de colère, de jalousie, de haine, qui l'avait emmenée dans cette maison, avec l'espoir d'arracher Cuchillo des bras de sa femme, et de reconquérir l'homme aimé.

Tout cela avait disparu, s'était fondé au souffle du désespoir de Cuchillo.

Elle n'avait jamais supposé qu'il se déciderait à cette confession terrible.

Puis la grandeur de son amour pour la « petite Duchesse », — chose étrange et logique, néanmoins, — car le cœur est fait de ces contradictions, — au lieu d'augmenter son exaspération, la touchait.

Femme ardente et passionnée, restée à demi-sauvage au fond, elle n'eût pas frémi, en voyant couler le sang de sa rivale.

Elle l'eût poignardée elle-même, peut être, avec une joie farouche.

Mais ces douleurs morales, ces agonies du cœur, étaient, pour elle, un spectacle nouveau, une sorte de monde inconnu, où elle mettait le pied pour la première fois.

Elle y était dépaylée.

Cela la frappait en des points de son âme qui n'avaient jamais vibré.

La passion de Cuchillo l'amollissait.

Le voir souffrir, ainsi, par elle, lui qu'elle aimait, cela lui fit mal.

L'aspect et les façons de Jeanne lui inspiraient aussi une sorte de respect instinctif.

Ce n'était point une femme de sa trempe.

Sa douceur, sa dignité, lui imposaient et lui allaient au cœur, comme quelque chose de grand et de nouveau.

Elle se sentait diminuée.

Elle était mal à l'aise.

Elle regrettait ce qu'elle avait fait.

Personne ne lui résistait, personne ne l'attaquait, ou ne lui faisait de reproches.

Elle ne courait aucun risque.

Il lui sembla presque qu'elle était lâche.

Un peu de honte la prit et beaucoup de regrets.

Partir fut pour elle un soulagement.

Que ferait-elle après ?

Reviendrait-elle, réclamerait-elle ses droits de veuve de Paul de Kandos, droits incontestables ?

Qu'en savait-elle ?

Elle ne se le demandait même pas.

Puis, elle venait de retrouver sa fille ; sa fille qu'elle ne connaissait point, qu'elle n'avait jamais vue, à qui elle n'avait jamais pensé, qu'elle pour se féliciter de n'avoir pas, dans sa vie aventureuse, cet embarras et cette charge.

Si peu mère qu'elle fut, cela lui fit, néanmoins, quelque chose.

Une fois hors du salon, Annette parut reprendre un peu de force.

— Oh ! fuyons cette maison maudite ! s'écria-t-elle avec une violence fébrile.

Cet homme me fait horreur... je l'ai toujours haï... je ne m'étais pas trompée.

— Oui, ma chère enfant, répondit Mariquita, partons. Venez avec moi... Nous reparlerons de tout cela plus tard.

(A CONTINUER.)

Commencé le 18 Mai 1887 — (No 386).

A NOS LECTEURS

Nous prions nos abonnés et nos lecteurs de prendre en considération les immenses avantages que nous offrons présentement et d'en faire part à leurs amis. Voyez la dernière page.

Pour avoir droit à ces primes il suffit de payer un abonnement ou de le renouveler à échéance.

LES FORÇATS DE L'AMOUR

TROISIÈME PARTIE — BALBIANINO

IV

—A mon âge, un vieillard presque nonagénaire se fait justice soi-même, c'est un fait rare dans les annales de l'honneur. J'en suis heureux et fier ; je n'y survivrai point, mais le nom qu'on écrira sur ma tombe aura été justifié par votre sang et le mien.

La jeune femme ne semblait pas l'entendre.

Il se fit alors un silence que la circonstance rendait plus solennel encore.

Ce silence dura dix minutes, pendant lesquelles la marquise ne changea pas d'attitude et le vieillard ne fit pas un mouvement.

Il resta l'œil fixé sur la pendule, dont le balancier mesurait les restes de ces deux existences.

Onze heures sonnèrent : chaque coup se répétait dans l'écho de cette vaste chambre.

Lorsque le dernier se fut éteint, le marquis se leva, redressa sa grande taille, prit un des pistolets sur la table, en le dirigeant vers sa belle-fille.

—A genoux ! dit-il, le moment est arrivé.

Il répéta deux fois cette phrase, absorbée qu'elle était dans ses pensées ; à la seconde, elle l'entendit, et levant les yeux sur lui, elle rencontra la bouche de l'arme tournée vers son front : par un instinct naturel, elle se recula.

—Mourir ! reprit-elle, ah ! je le veux bien, je ne souffrirai plus ! Il ne m'aime pas, il ne m'a jamais aimée. Pourquoi vivrais-je ?

Elle s'affaissa sur elle-même comme une victime résignée, comme l'agneau présentant sa gorge au boucher.

Cette pensée d'un amour perdu, cette désespérance de l'abandon l'occupait seule ; elle n'avait ni craintes, ni remords, ni regards, et, chose horrible à dire ! elle ne songeait ni à Dieu, ni à l'éternité qui sourrait devant elle.

« Possédée, » c'est le mot, aucun autre ne peut rendre cet état indéfinissable, elle prononçait le nom d'Armand et murmurait :

—J'aurais pourtant bien voulu le revoir encore !

Peut-être les possessions du moyen âge n'étaient-elles pas autre chose en effet.

Elle entendit le bruit de la détente... elle senti le froid de l'acier sur son front... Alors l'instinct de la vie se réveilla dans cette nature jeune et puissante.

—Ah ! s'écria-t-elle, vous m'avez trompée ; il n'a point dit cela ; votre haine lui prête ce langage. Il faut que je l'entende de sa bouche pour le croire.

Je ne veux pas mourir avant de l'avoir revu ! Laissez-moi !

Elle poussa un cri déchirant et se mit à fuir autour de la chambre.

La main de fer du marquis la retenait... Il la suivait de force, le pistolet devant sa poitrine, la menaçant du geste et de la voix. Une lutte horrible s'établit entre eux.

Elle appela au secours d'une voix déchirante, elle frappa aux volets, à la porte ; les coups retentissaient dans cette pièce sonore et se répétaient au dehors.

Lui, le vengeur, il n'avait qu'un mot aux lèvres, un mot dicté par sa conscience et qu'il répétait incessamment :

—Priez ! repentez-vous !

—Non, je ne mourrai pas !... je ne le veux pas ! Mon père, ayez pitié de moi... mon père ! Je veux le voir... au secours !... ah !...

Le coup était parti... elle tomba.

Le vieillard resta debout à la même place, contemplant l'agonie de sa victime, contemplant le sang qui sortait à gros bouillons de sa plaie, et ce visage sur lequel la mort étendait son ombre.

Il resta, tenant toujours son arme, les pieds dans le sang, les yeux et le cœur sans agitation.

C'était une trempe de fer que la sienne.

—Nous sommes vengés ! dit-il enfin, mais il faut à présent épargner de l'ouvrage au bourreau.

Avec la même tranquillité qu'il avait montrée depuis le commencement, il reprit la lettre qu'il avait interrompue, il la reprit à la même ligne, au même mot, en suivant le fil de son idée, avec une lucidité complète.

Des pas nombreux et précipités se firent entendre sur la plate forme, et bientôt sous le portique.

La voix de la comtesse appela avec anxiété :

—Fiorina ! Fiorina !

—Monsieur le marquis, ouvrez nous !

—Mon Dieu ! un malheur est arrivé sans doute, continua madame Dandolo, lorsqu'après plusieurs tentatives elle vit qu'on ne répondait point : enfoncez les portes, je prends tous sur moi.

Il y eut quelques minutes d'intervalle, pendant lesquelles on se consultait apparemment et on allait chercher les instruments nécessaires ; puis les efforts recommencèrent.

Le comte écrivait toujours, la main sur son autre pistolet tout armé. Il calculait avec le même sang-froid le temps qui restait encore pour ne pas tomber vivant aux mains de ses accusateurs.

—Abrégeons, se dit-il, la porte cède.

Il signa, ploya la lettre, en mit l'adresse, et, au moment où les gonds s'arrachaient, où les rayons de son illumination funèbre se faisait entrevoir, il dirigea le canon du pistolet sur son front...

Le coup partit !

Lorsqu'on entra enfin dans la chambre, on le trouva à son bureau, la tête fracassée, et la marquise, qui respirait encore, mêlant le sang de la victime à celui du bourreau.

V

Reprenons maintenant les choses de plus loin.

Mme Dandolo, restée seule dans la chambre de la marquise, lorsque celle-ci l'avait quittée pour rejoindre son beau père, rentra dans la sienne, qui en était voisine, et essaya de calmer ses esprits en se forçant à une lecture.

Elle ouvrit le premier livre venu. Ce fut en vain.

Ce qu'elle attendait, ce qu'elle entendait surtout la préoccupait trop pour qu'elle pût fixer son attention. Le sort de son mari, le sien, celui de sa sœur, l'incertitude sur celui d'Armand, se présentaient tour à tour à sa pensée. Elle faisait et défaisait mille projets en une minute.

La marquise tardait bien. D'abord, elle s'impatienta, puis elle s'étonna, puis elle s'effraya et se demanda sérieusement si elle ne monterait point auprès d'elle, au risque d'un mauvais accueil de M. de Bresca.

Elle avait ouvert portes et fenêtres, elle rentra dans la chambre de Fiorina, s'y promena quelques instants, s'approcha

du degré sans oser le franchir, lorsque le premier cri de la pauvre femme retentit terrible et déchirant.

— Mon Dieu ! elle m'appelle !

Elle monta précipitamment, elle fit le tour du portique et entendit qu'on parlait haut.

Une discussion vive s'élevait ; la voix de la marquise était suppliante, celle du vicillard impérieuse, elle craignait une catastrophe.

Que ferait-elle seule ? comment s'y opposer ?

Elle eut l'idée de réveiller les domestiques, de revenir avec, de jeter la porte en dedans, s'il le fallait.

Elle courut, plus morte que vive, frappa partout, appela, demanda du secours.

Elle montait, accompagnée, lorsque le coup de pistolet partit.

On sait le reste.

L'aspect de cette chambre était saisissant, effroyable. Ces corps inanimés, le sang qui coulait à flots, le visage défiguré du marquis, ces lumières étincelantes, cette chaleur et cette atmosphère de plomb !...

La comtesse resta quelques secondes inanimée ; puis, étouffant cette répugnance, elle courut auprès de Fiorina, dont elle releva la tête qu'elle posa sur ses genoux.

— Au nom du ciel ! du secours ! s'écria-t-elle, elle respire encore ! Un chirurgien ! un médecin ! N'y en a-t-il point dans les environs ?

— A Tremezzo, madame, répondit un des domestiques, mais en ce temps-ci et à cette heure...

— Par tous les temps, par toutes les heures, il faut secourir ceux qui souffrent. Avec une barque on y sera bientôt. Allez-y, je vous en conjure. Voilà pour celui qui montrera le plus de courage.

Elle sortit sa bourse et la jeta sur le bureau.

Les domestiques se regardèrent.

On emporta la marquise sur son lit. Après conseilabule, deux des domestiques se devouèrent, moyennant la somme ronde de la bourse, et descendirent vers le lac pour appeler le docteur de Tremezzo.

Aurore était accourue au bruit : elle regardait d'un air étourdi en conservant son mutisme habituel.

Cependant les vêtements ensanglantés, la plaie profonde de la marquise firent sur elle une forte impression : elle se voila le visage de ses mains, et se rapprocha de sa sœur pour chercher instinctivement une protection.

— Qui donc a tué madame Bresca ? demanda-t-elle d'une voix tremblante en français.

— Un homme qui, semblable à notre père, préférerait voir sa fille morte que déshonorée, ma sœur.

— Ah ! oui, reprit mademoiselle de Sainte-Même, oui, notre père en eût fait autant.

Fiorina ainsi couchée, sanglante, pâle, était d'une beauté merveilleuse ; on eût dit une admirable statue.

On s'empressait autour d'elle ; elle ne rouvrit pas les yeux ; son cœur battait à peine.

On essaya un premier pansement, très-inutile, puisque la balle n'était pas extraite ; malgré la douleur qu'elle dut en ressentir, elle ne bougea pas.

— Le chirurgien viendra trop tard, elle n'ira jamais jusque-là ! s'écria la comtesse après plusieurs tentatives infructueuses.

— Il faut presque une heure avant qu'il puisse être ici,

madame, dit la femme de charge, et je crois comme vous, madame la marquise très-malade.

— Quo faire !

— Hélas ! madame, attendre, essayer encore : c'est tout ce qui est permis à des créatures humaines.

— Renvoyez ces gens, qu'ils remontent auprès de leur maître ; qu'on le mette sur son lit. Je le crois bien mort ; cependant il faut tout tenter : le chirurgien le verra.

— Oh ! j'étais sûre de cette fin-là ! depuis longtemps il la médite. A quatre-vingt-douze ans : quelle force et quelle énergie !

— Pauvre Fiorina ! continua la comtesse, elle l'avait deviné. Ce soir même, il y a deux heures, à cette place, elle me l'a dit.

Les domestiques furent congédiés. Bientôt il ne resta plus que les femmes indispensables, la comtesse et Aurore assises dans un coin.

Madame Dandolo soutenait la mourante ; elle promenait sur ses lèvres des essences, des plumes brûlées, et ses lèvres ne s'animaient pas.

La responsabilité qui pesaient sur elle, seule, après un événement semblable, dans une maison étrangère, dont elle n'était pas la parente, à peine l'amie, et dans un temps où la guerre dispersait les autorités habituelles, l'effrayait.

A qui s'adresser ? A qui dénoncer le crime ? Comment se taire ? Où trouver la famille pour le prévenir ?

Si la marquise mourait, où devait-elle aller ? Fallait-il laisser ce pauvre corps aux mains des mercenaires ? Fallait-il attendre que le mari vint le réclamer ?

Et les Français ! et l'invasion ! et M. Dandolo ! Il y avait de quoi en perdre la tête.

Elle eut recours à sa ressource ordinaire, à la prière, elle demanda à Dieu de l'inspirer.

Hélas ! Dieu avait sur elle d'autres desseins, et sa prière ne fut pas entendue.

Le temps passait cependant, l'aiguille marchait lentement, mais elle marchait ! L'heure demandée était bientôt écoulée, la malade ne revenait point. Elle avait perdu tant de sang.

La vieille femme de charge s'endormit à moitié ; Aurore restait à la même place et dans la même attitude.

Tout à coup, la comtesse releva la tête : elle entendait des pas dans l'escalier, des voix qui se répondaient en parlant tout bas ; elle courut au-devant du médecin... ce devait être lui.

A peine avait-elle touché la première marche et demandé : « Qui est là ? » dans la surprise d'une obscurité inattendue, que deux bras vigoureux s'emparèrent d'elle... un baillon fut mis sur sa bouche... elle se sentit enlevée de terre, et un homme qui l'emportait comme un enfant, ou un objet inanimé, murmura à son oreille :

— Enfin !

C'était Armand ! Elle n'eut pas la force d'en entendre davantage ; brisée par les émotions de la soirée, elle s'évanouit.

Des soldats en grand nombre suivaient M. de Nareil. Ils s'emparèrent des issues, fouillèrent en un clin d'œil les appartements pendant qu'Armand, qui semblait leur chef, transportait sa proie dans la pièce éclairée, celle où se trouvaient l'infortunée Fiorina et Aurore, qui s'était déjà levée pour suivre sa sœur.

Elle se trouva à la porte en face du jeune homme, au moment où il allait la franchir avec son fardeau.

— Armand ! Armand ! s'écria-t-elle.

Il la repoussa de la main, en se dirigeant vers le lit pour y déposer la comtesse, et recula épouvanté à la vue de ce cadavre.

Son premier sentiment fut la pitié et la sympathie, bien que sa main eût conduit celle du bourreau.

—Florina !

—Et moi ? dit Aurora, qui le suivait en tressaillant.

—Montrez-moi un endroit où je puisse déposer votre sœur, presque aussi morte que celle-ci. Mon Dieu ! qu'on appelle le major, et sur le champ ! ajouta-t-elle en se tournant vers les militaires, il y a ici de la besogne pour lui.

—Mon commandant ! s'écrièrent des soldats qui avaient visité le portique, nous avons trouvé là-haut un homme avec la tête fracassée.

—On s'est donc battu, ici ? demanda-t-il à la vieille femme demi-morte de frayeur.

—Il y a eu un crime, monsieur l'officier ; c'est mon maître, c'est ma maîtresse...

—Ah ! je comprend, répliqua-t-il.

Le chirurgien français arrivait, d'après son ordre.

—Sauvez d'abord cette dame, dit-il en montrant la comtesse, et puis occupez-vous de celle-ci, s'il n'est pas trop tard.

Les moyens ordinaires ayant échoué près d'Amaranthe, le chirurgien la saigna.

A l'instant elle reprit connaissance ; elle ouvrit les yeux, elle vit Armand, elle vit les personnes qui l'entouraient, et les reforma sans prononcer une parole.

—Je réponds de cette dame, dit le médecin ; mais il est essentiel qu'elle repose et que nulle émotion ne la replonge dans ce spasme, beaucoup plus dangereux qu'on ne pense, lorsqu'il se prolonge. Où est l'autre malade, mon commandant ?

Il écouta le rapport qu'on lui fit, examina la plaie, secoua la tête après ces expériences, et ouvrit néanmoins sa trousse pour essayer la sonde et l'extraction.

Cette opération rendit la marquise à la vie : son œil torna s'ouvrir, ses lèvres remuèrent ; elle essaya de faire un mouvement. Armand était en face, elle l'aperçut.

—Armand ! Armand !

(A SUIVRE)

Commencé le 10 Mars 1887 — (No 376).

Hâtez-vous de profiter des immenses avantages que nous donnons actuellement. Voyez la liste de nos primes.

VARIÉTÉS

Bébé à sa maman :

—Dis donc, maman, qu'est-ce qu'un ange ?

—Un ange, c'est une petite fille qui a des ailes et qui s'envole.

—Ah !... Eh bien ! j'ai entendu hier papa dire à la cuisinière qu'elle était un ange. Est-ce qu'elle s'envolera, dis ?

—Oui, mon enfant, dès demain, sans faute, à la première heure !

M. Bébé, après avoir copieusement dîné, émet une note qui vient de l'estomac.

Son père lui fait observer qu'en pareil cas on doit se mettre la main devant la bouche.

Quelques instants après, nouveau bruit qui part de beaucoup plus bas.

Et Bébé dit tranquillement à son père, qui se fâche :

—Est-ce qu'il faut aussi mettre la main, par là ?

NOS PRIMES

COLLECTIONS DU « FEUILLETON ILLUSTRÉ »

Les avantages que nous offrons maintenant aux personnes qui aiment à lire ne peuvent être surpassés, disons plus : n'ont et ne seront jamais égalés. En effet il suffit de jeter un coup d'œil sur la liste suivante pour se convaincre qu'il est impossible de se procurer autant de littérature choisie et variée pour une somme aussi minime que le prix de l'abonnement.

Toute personne s'abonnant au FEUILLETON ILLUSTRÉ ou qui renouvelle son abonnement à échéance pour une année, reçoit gratuitement (à son choix) les feuilletons suivants complets de l'une des séries ci-dessous :

PREMIÈRE SÉRIE — Le Roi des Voleurs ; Le Trésor de Strongsey ; Les Héritiers du Poignard ; Le Secret de l'Intendant ; Le Duo de Kandos ; Les Deux Duchesses ; Les Forçats de l'Amour (ces deux derniers sont maintenant en cours de publication) ; L'Homme des Grèves ; Le Crime d'un autre ; L'Amour à l'Épée ; Un Noviciat ; historiettes, variétés, etc., etc.

DEUXIÈME SÉRIE — Les Aventures du Capitaine Vatan ; La Dame de Pique ; La Fille de Marguerite ; L'Homme des Grèves ; L'Amour à l'Épée ; Le Crime d'un autre ; Un Noviciat ; historiettes, etc., etc.

Aucun des feuilletons ci-dessous (complet et au choix) sera envoyé franco, sur réception de 50 cents :

Le Capitaine Vatan — Une Vengeance de Peau-Rouge — La Fille de Marguerite — Le Roi des Voleurs — Les Héritiers du Poignard — Le Secret de l'Intendant — Le Duo de Kandos et Les Deux Duchesses.

Les prix que coûteraient actuellement ces feuilletons en librairie, varient entre \$2.00 et \$5.40 chacun.

Toute personne qui nous fera parvenir l'abonnement de quatre nouveaux souscripteurs, pour un an ou plus, ou qui s'abonnera pour trois ans recevra gratuitement tous les feuilletons ci-dessus énumérés et les suivants :

Exil l'Empoisonneur — Une Vengeance de Peau-Rouge ; — La Demoiselle du Cinquième — Le Testament Sanglant.

Les histoires ci-haut mentionnées, réunies ensemble, ont coûté et coûteraient encore plus de \$25 dans les librairies.

Nous n'envoyons aucune prime ni le commencement d'aucun feuilleton avant d'avoir reçu le montant de l'abonnement.

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit : Un an, \$1.00, six mois, 50 cts, payable d'avance. On ne peut s'abonner pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1^{er} de chaque mois. Pour la ville de Montréal (livré à domicile), 50 cts en plus par année.

Tout semestre commencé est payable en entier.

Aux agents, 16 cts la douzaine et 20 p. c. de commission sur les abonnements, le tout payable à la fin du mois.

Nous ne serons responsables d'aucune lettre contenant des valeurs qui nous serait adressée sans être enregistrée.

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS,
Boîte 1986, 475 Rue Craig, Montréal.